



Le grenier retrouve ses vieux souvenirs

RESTAURATION • Jadis voué à la conservation des fruits, le Speicher de Guin, à côté de l'église, a redonné les atours de sa prime jeunesse, confort moderne en prime. L'histoire de la famille s'en trouve également revivifiée.

CLAUDINE DUBOIS

Au cœur du village de Guin, à deux pas de l'église paroissiale, un coquet chalet de bois clair ne fait pas son âge. Et pour cause. L'antique grenier, datant de 1632 et propriété de Daniel et Christine Bulliard-Marbach, vient d'être soumis à une cure de jouvence qui lui a redonné un aspect très proche de celui de ses origines, le confort en plus. Soit une isolation performante, chauffage au sol par pompe à chaleur, un éclairage LED indirect et deux petites salles d'eau.

De part et d'autre de la porte d'entrée, deux poutres en chêne, d'origine, montent la garde. La cave est devenue une chambre d'ami avec son cabinet de toilette. Le premier niveau accueille la pièce à vivre et la cuisine, le deuxième une belle chambre et une salle de bains. Sous le toit recouvert de tuiles d'époque et totalement isolé, le pigeonier s'est transformé en coin lecture. Accessible par un escalier échelle, c'est le seul endroit où le bois sent le neuf.

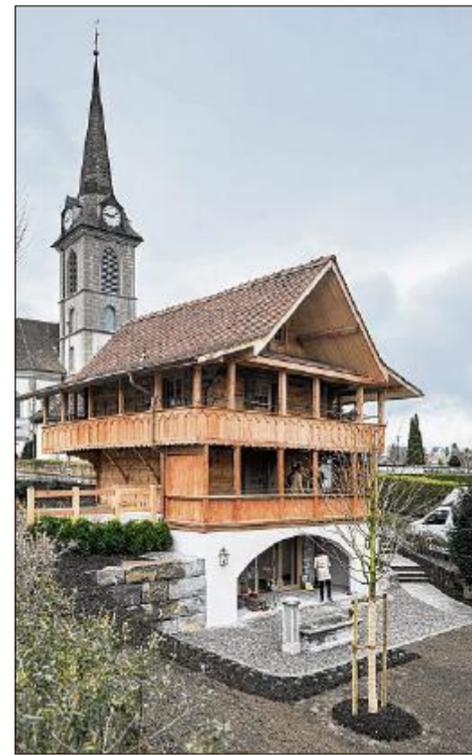
De sa prime enfance, on sait surtout que ce Speicher (grenier) avait été construit pour entreposer les fruits pour l'hiver. Il était devenu ensuite le Stöckli, la demeure des paysans retraités. Ce Speicher-Stöckli est arrivé en main de la famille Bertschy en 1903. Le vétérinaire Meinrad Bertschy, l'arrière-grand-père de la conseillère nationale Christine Bulliard-Marbach, y tenait ses consultations. Meinrad Bertschy a fait rapidement surélever le chalet et l'a transformé en maison d'habitation. Ces dernières décennies, loué pour une somme modique, le petit grenier s'était assoupi. Jusqu'à ce que Daniel Bulliard, copatron de l'agence immobilière éponyme, décide de le tirer de sa léthargie.

Travail de mémoire

Commence alors un minutieux travail de mémoire, aidé notamment par les récits de Marie-Elisabeth Marbach-Bertschy, 95 ans, et de sa cousine, Ruth Egger-Bertschy. Ainsi imprégnés du lieu et de son histoire, Patrick Bächler, du



Le Speicher de Guin est la mémoire vivante d'une histoire de famille. CHARLES ELLENA-A



bureau MZ architectes, et Bruno Yerly, architecte d'intérieur, associent le Service des monuments historiques à leurs travaux, tandis que Mathieu Bulliard, étudiant en architecture à l'EPFZ, et ses sœurs Valentine et Eugénie se passionnent aussi pour le projet.

En premier lieu, maîtres d'œuvre et architectes décident de retirer les ajouts faits dans les années vingt à trente, qui fermaient le balcon tout autour du chalet. Après un démontage soigneux des éléments à conserver, les murs extérieurs sont restaurés et une entreprise spécialisée procède à un microgommage des parois, qui retrouvent une teinte miel. Côté intérieur, l'isolation en laine de verre est recouverte par du bois de sapin, lui aussi

microgommé, provenant des planchers d'époque. Les fenêtres en bois ont désormais un double vitrage isolant qui coupe le bruit de la route (16 000 véhicules quotidiens), mais elles ont gardé leur espagnolette. Les nouveaux parquets sont en chêne huilé.

Beaucoup d'émotion

Restauré, le mobilier ancien retrouve sa place dans le Speicher. Si le canapé pouvait parler, il raconterait l'émotion, à fin mars dernier, des trois vieilles dames qui s'y sont assises à quelque huitante ans de leur prime enfance. Elles avaient grandi là avec leur grand-mère Anna-Maria, qui les avait recueillies après la mort de leur mère en couches. Quelques

photos retracent leur enfance, tandis que leur grand-père Meinrad, la moustache fournie et l'œil malicieux, trône dans un cadre. Ses instruments sont visibles dans l'escalier, dont l'appareil à castrer les taureaux qu'il a inventé.

Au-dessus de la table de salle à manger, la lampe ancienne à poulie a repris du service. Le poêle à catalles a été restauré et doté d'une nouvelle cheminée. Le plan de travail est en pierre naturelle et les faces des meubles de cuisine se dissimulent derrière des panneaux en sapin vieilli.

Les extérieurs aussi ont été retravaillés pour retrouver leur aspect d'époque. A côté du bassin de pierre, un tilleul a été planté, ainsi que des bordures

d'hortensias. Le vieux banc de pierre est toujours là.

Daniel Bulliard tient à souligner que la grande majorité des travaux a été confiée à des entreprises locales, qui se sont vraiment prises au jeu de cette restauration hors du commun. Inutile en revanche d'essayer de savoir ce que cette dernière a coûté. «C'est un bijou, et on ne dit pas le prix d'un bijou», glisse le nouveau propriétaire en guise de réponse.

Le Speicher pourra accueillir des expositions ou des séminaires. Mais auparavant, le 9 mai (9h30-12h30), il ouvrira grand sa porte chevilée aux habitants de Guin, qui ont suivi avec beaucoup d'intérêt son retour vers le passé. I

LE PASSÉ RECOMPOSÉ

Quand l'Hongrin voit double

Les strates des âges sont d'habitude enfouies. Avec les ponts de Montbovon, elles sont alignées côte à côte et entremêlées.

JEAN-PIERRE DEWARRAT*

Curieusement intitulée «Ligne M.O.B. Montbovon Haute Gruyère», la carte postale est intéressante à plus d'un titre. Réalisée entre 1900 et 1920, elle appartient à une catégorie d'images en vogue croissante dès le début du XX^e siècle et plus coûteuse que le noir/blanc. Graphiquement, le compartimentage est classique. Trois quarts de sol, du minéral - la roche affleurante - et du végétal. Une gorge étroite les sépare, et de la roche, architecturée en voûtes, les relie. Tout en bas, un peu d'eau, et en haut le quart restant est fait de ciel mais partiellement obturé par du végétal encore. Un cadrage serré focalise l'œil sur le sujet: deux arches de pierre mises en abîme. Tout y est: l'eau, la roche, la terre et le végétal (gros bouquets d'arbres avec, au fond et dans l'axe de la dépression où se glisse l'eau, une pointe de pâturages). S'y ajoute une note de pittoresque: le sujet - le pont, un favori de la carte postale. Les couleurs, de la gamme des pastels, accentuent la magie de l'endroit. En architecture, on parlerait de «génie du lieu». Un site localement extraordinaire dans un paysage régionalement ordinaire.

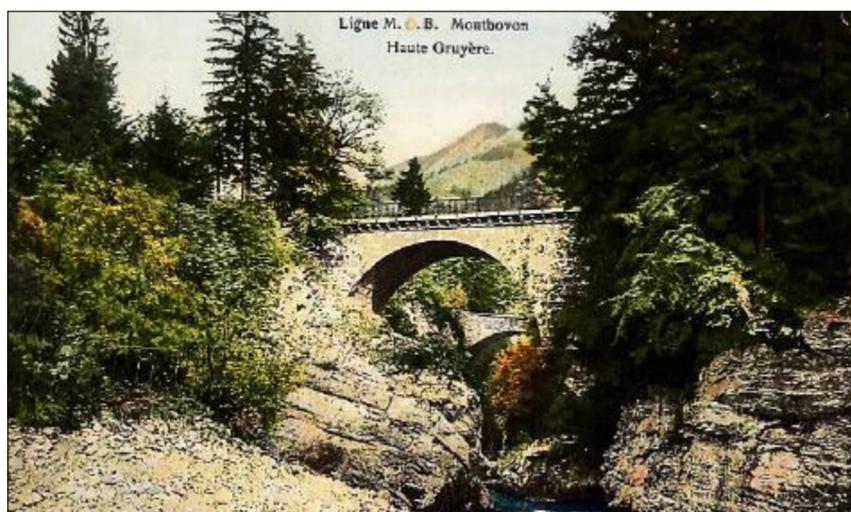
A l'intérieur de cet océan de nature, une tranche de culture: le mariage du minéral et du végétal, avec la technologie en plus. Le message est: on est dans un beau pays(âge), à la fois sauvage et doux certes, mais maîtrisé par l'homme. Une nature domptée (on a relié ce que la nature avait séparé), belle à voir et visitable sans risque. Jusqu'en 1992, le site, appelé Plansaules ou Basses-Sciernes, selon les cartes, était flanqué de deux ponts de pierre. Le plus ancien (celui du

fond), incliné et visible dans sa moitié nord (ou de rive gauche de l'Hongrin), présente un grand arc surbaissé, fait de moellons de calcaire. Si la première mention du pont remonte à 1572, on ignore la date de sa construction. L'ancienne route principale de Haute-Gruyère, autrefois appelée chemin du Pays (plan de 1742), empruntait ce passage, le seul obstacle majeur de la vallée, jusqu'à la construction d'un nouveau pont (visible presque en entier, lui).

Érigé en 1837, avec ses parties en tuf et sa large arche en plein cintre et ses parapets métalliques, l'ouvrage d'art (restauré en 2005-2006 par le Service cantonal des ponts et chaussées) fut jusqu'en 2001 le plus important de la route cantonale. C'est la marque du passage de l'architecture vernaculaire à celle des ingénieurs. En l'espace de neuf ans, le site a doublé la mise. En 1992, les TPF ont délesté le pont de 1837 du trafic de la voie ferrée qui l'empruntait des décennies durant en insérant, entre deux, un viaduc ferroviaire, le troisième des ponts de l'endroit. A l'automne 2001, un quatrième ouvrage d'art fut inauguré à l'avant du nouveau pont de 1837: l'actuel viaduc routier en courbe.

Les deux ouvrages d'art historiques de pierre se sont étoffés de deux ponts, récents, et de béton. Du trafic muletier des origines au moderne ruban routier, chaque époque a laissé l'empreinte combinée d'un mode de transport et d'une nouvelle technologie. En 2015, le site des quatre ponts de Montbovon se vit et se lit comme un écomusée de plein air, une aire «pontonnaire» unique en Suisse romande. I

*Archéologue du territoire et chargé de cours à la HEIA-FR



Montbovon, entre 1900 et 1920, les deux ponts de pierre. Et aujourd'hui, les quatre voies qui enjambent l'Hongrin. COLLECTION JEAN-PIERRE DEWARRAT, LAUSANNE/ALAIN WICHT

